

DU MÉTRO AU MUSÉE

« L'American Graffiti » triomphe à Paris

PARIS — Ils ont moins de 25 ans et ils font beaucoup d'argent. Leur profession: graffitistes officiels. Ils ont abandonné les couloirs du métro pour les cimaises des galeries et des musées. Lancés à New York par la «Fun gallery» et par des tas de nouvelles galeries qui ont poussé comme des champignons dans le Lower East Side, ces virtuoses de la bombe sont devenus aujourd'hui les nouvelles stars de la peinture «in».

RENÉ VIAU
collaboration spéciale

Après New York, il y a deux ans, Paris toujours soucieux d'être «branché» emboîte le pas. Milieux mode et publicité ne jurent que par ces nouveaux graffitistes dont Keith Haring est la nouvelle pop star.

Demandé partout dans le monde, Haring, révélé en quelques mois par ses graffitis sur les murs du métro de New York, tient actuellement la vedette dans les galeries les plus huppées des grandes capitales. Sa cote n'a cessé de monter et ses œuvres les moins chères valent aujourd'hui 10 000 dollars. Du reste, il n'a même plus le contrôle de ses prix. Sa galerie vend tout son travail aux enchères.

En quatre ans, il a exécuté plus de 10 000 dessins et son argent, il le clique dans des fêtes avec ses amis! Travailleur acharné, le téléphone sonne chez lui à longueur de journée. Il a une secrétaire, un assistant à plein temps qui «l'aide» à faire ses toiles et une femme de ménage. Andy Warhol a acheté de ses toiles de même que Nick Rhodes du groupe Duran Duran. Pour Brooke Shields, il a peint dernièrement un cache-sexe en forme de cœur qu'elle porte sur la photo que Richard Avedon a fait d'elle à la Saint-Valentin. Il a aussi peint sur le corps même de Grace Jones et en ce moment, à Paris, il est partout. A la Biennale de Paris, il a peint deux immenses murs. Auparavant, il était la grande vedette d'une exposition au Musée d'art moderne intitulée «Figuration Libre France-USA». Il a fait aussi un décor pour les ballets de Roland Petit. Les montres Swatch lui ont demandé une série numérotée



Un verbo-moteur du pinceau

Une peinture sur toile de Robert Combas. (Ci-contre).

à merveille la tendance «dure» de ces nouveaux graffitistes. Avec lui, c'est le métro bariolé qui est revisité. Ses toiles, que l'on peut voir à New York chez des marchands aussi prestigieux que Sydney Janis à côté des Fernand Léger, en sont comme une tranche choisie. Il signe habituellement «Toxic», «A-One», «Noc 167» et d'autres noms futuristes.

Confrontés aux graffitistes américains, leurs collègues français se sont lancés à la conquête du marché de l'art. En France, on les appelle les peintres de la figuration libre. «Super branchés», leurs œuvres se vendent comme des petits pains chauds, apportant au monde de l'art une étrange fraîcheur, et surtout aux galeries une pluie de recettes. Qui aurait cru que le graffiti sauvage, cet art de l'instant, se ferait respectable? Keith Haring peint encore, mais de plus en plus rarement dans le métro. Deux heures après, ses «toiles» sont déjà volées!

Personne ne peut encore dire si le «mouvement», sorti l'espace d'une saison de sa peureuse clandestinité, fondra aussi rapidement que neige au soleil. Une chose est sûre. Devant ces artistes sans complexe — et on ne peut plus autodidactes — qui s'en donnent à cœur joie à plaquer sur leurs toiles des Mickey fluorescents, le marché de l'art international frétille et les institutions artistiques leur apportent une consécration inespérée. Au firmament de la pop culture, le graffiti et la «figuration libre» ont conquis leurs lettres de noblesse. Combien de temps durera encore cette mode fun?

avec sa signature. Un autre grand projet: une boutique qui s'appellera «Pop Shop» avec des T-shirts, des lacets, des vêtements, des affiches... signés Keith Haring. Un dernier détail: la personne que Keith préfère le plus au monde, c'est Michael Jackson.

Des Américains à Paris

Si à Paris, Keith Haring est partout, c'est aussi qu'il fait figure de leader d'une phalange de créateurs newyorkais qui «marche» presque autant à Paris.

Non seulement Paris découvre-t-elle les autres graffitistes américains en vogue, mais encore tout un courant de la jeune peinture française leur emboîte le pas. Autour des Haring, Basquiat, Crash et Scharf, les Français peuvent maintenant aligner des artistes tels que Boisrond,

Blanchard, Combas, Di Rosa... qui donnent dans la même veine, remplaçant toutefois l'inspiration de la rue et du break dancing par l'accordéon, le bistro et un parfum de cette bonne vieille bande dessinée «sophistiquée» si populaire en France. Ici comme à New York et plus que jamais, l'inspiration «pop» en arts visuels est à la mode.

Prenez un Di Rosa, par exemple. Ses personnages monstrueux sont tirés des récits fantastiques des illustrés. Ce qu'il raconte, c'est la vie d'un Français moyen qui s'appelle René servi à la sauce galactique. Bref: le quotidien qui contraste avec la fantaisie. Pour désigner le travail d'un Remy Blanchard, un «nouveau» mot ici fait fureur. On dit de lui que c'est la mode du fun. Il peuple ses toiles de figures de cerfs et de cracheurs de

feu et de paysages champêtres stylisés dans l'esprit des années 50 qu'il tourne avec élégance en dérision. À 27 ans, Robert Combas, autre graffittiste français, fait figure de vieux routier et triomphe à la Biennale de Paris. C'est un verbo-moteur du pinceau. Sa peinture est ultra-riche et variée. Elle évoque aussi des thèmes quotidiens: «loubards» de banlieue et autres blousons de cuir, film de David Bowie, fête de la bière et de la bouffe. François Boisrond est aussi très représentatif de ce mouvement. Ses images sont proches de celles des jeux vidéos. Il y a ici un côté cliché et synthétique qui fait de son travail un flirt avec la culture kitsch.

Destin de Cendrillons

Tous ces graffitistes sont aujourd'hui portés par la même vague qui a mis à la mode, un

peu partout dans le monde, leurs collègues américains. Seule grande différence, à part les inévitables distinctions stylistiques: leurs toiles se vendent au moins cinq fois moins chères que celles des Américains.

Outre Haring, certains d'entre eux comme Basquiat ont littéralement connu, à New York, des destins de Cendrillons. Né à Brooklyn de père haïtien et de mère portoricaine, Basquiat, qui, dans les rues, signalait autrefois «Samo», a gardé une expression brute, proche de l'art primitif mais si curieusement allée à un contexte urbain dont elle est nourrie. Autres têtes d'affiche du «mouvement», Kenny Scharf qui donne dans le magma psychédélique: martiens bizarres et monstres à la Walt Disney évoluant dans un flou liquide et désordonné. Crash aussi illustre